

MELANGES RELIGIEUX.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI.

Montreal, Mardi 23 Mai 1848.

No. 73.

PIE IX

D'APRÈS M. OZANAM.

Suite.

Pie IX a pris soin, ce me semble, de prouver à toute l'Europe la liberté, la fermeté, la persévérance de ses résolutions. Il déroule lentement des dessins mûris dans la méditation et la prière. Ceux qui connaissent l'ancien évêque d'Imola savent quels desirs de réforme il nourrissait; avec quel empressement et quelle candeur, se rendant au conclave, il recevait les pétitions et les plaintes des Romagnols, promettant de les appuyer auprès du Pape futur. Le lendemain du jour où il fut élu souverain Pontife, Rome entière attendait l'annuité: il la fit attendre un mois; il ne voulait pas que le pardon parût arraché par l'entraînement d'un jour de fête, encore moins par l'inquiétude d'un premier jour de règne. Personne n'y comptait plus quand le 16 juillet 1846, le décret, affiché sur les places, ravit le peuple de surprise et de joie, et l'amena tout entier, ivre de reconnaissance, sous les fenêtres du Quirinal. Que de fois, durant l'hiver dernier, n'ai-je pas entendu les Romains accuser la lenteur de ces deux lois sur la garde civique et sur l'organisation du sénat, qui, à les en croire, pouvaient seules leur ouvrir la terre promise de la liberté! Elles ne furent cependant, qu'en juillet et en octobre, mais empreintes d'une vigueur qui ne laissa plus regretter ces retards. La création du conseil des ministres, promise au mois de juin, ne fut accomplie que le 29 décembre; mais cet acte, dont on commença à comprendre le bienfait, porte dans ses quatre-vingt-dix-huit articles tout une réforme administrative. C'est une parole favorite du Pape, « qu'il veut marcher comme la tortue, lentement, mais toujours. » Ne pevez pas qu'il s'arrête; nous venons d'apprendre peut-être la plus décisive de toutes ses mesures, celle qui devait sceller l'alliance entre la souveraineté ecclésiastique et la liberté séculière; le glaive a été remis en des mains laïques, et le ministère de la guerre confié au comte Gabrielli, à un vieux soldat de Napoléon. Qu'est-ce enfin que cette excellente institution des auditeurs auprès de la consulte d'Etat et auprès du conseil des ministres, sinon l'établissement de deux écoles ouvertes à la jeunesse laïque et à tous les progrès légitimes de l'avenir? Si l'on trouve que ce soit trop peu, si l'on s'afflige des ménagements que Pie IX garde encore pour des susceptibilités honorables, pour de vieux services, si l'on se plaint de sa mansuétude, qui hésite à multiplier les destitutions, qu'on se souvienne qu'il n'est pas permis au Pape d'être le Pape d'un parti, le Pape des impatients, non plus que le Pape des rétrogrades. Il faut bien qu'il soit le Pape de l'Autriche elle-même, et les Italiens ne devraient pas oublier les reproches que Dante met dans la bouche de saint Pierre contre les Pontifes qui ont fait deux parts du peuple chrétien:

Non fu nostra intenzion ch'a destra mano

De nostri successor parte sedesse,

Parte dall'altra del popol cristiano!

Sans doute c'est le caractère de Pie IX d'unir à une volonté toujours maîtresse d'elle-même une sensibilité exquise, prompt à se trahir par tous les signes de la tristesse et de la joie; une douceur extrême qui recule devant les mesures de rigueur, rien de cette roideur qui passe pour de la force, ni de ce mépris des hommes qu'on prend pour le mépris de la popularité. Mais je trouve la même tendresse de cœur, la même hésitation, la même facilité apparente à s'abandonner et à se relever, dans les plus héroïques Pontifes du moyen-âge, et par exemple dans Grégoire VII. Il y a d'admirables lettres de Grégoire VII à Didier, abbé du Mont-Cassin, où ce grand Pape confie à son ami toutes les terreurs, toutes les défiances de son âme, égarée sous le fardeau du pontificat. Dans ce siècle de fer où Dieu l'a mis, « la vie lui est un ennui et la mort désirable. » Son découragement touche presque au désespoir. Et plus tard, quand lui aussi met la main à l'œuvre des réformes, les impatients se plaignent de sa mollesse. Les Saxons soulevés lui écrivirent, ils le pressent pendant quatre ans, ils lui reprochaient d'hésiter à déposer un empereur couvert de crimes. L'histoire a fait justice de leurs reproches. Mais assurément je ne connais rien de plus touchant que cette adorable faiblesse qui n'est autre chose que la bonté, rien de plus beau que ces cœurs frêles qui sont soutenus par de grands devoirs. Dieu fait bien mieux voir sa main dans l'œuvre de ces hommes, non de bronze, mais de chair, qu'on croit toujours prêts à succomber. Les contemporains accusent de faiblesse; la postérité s'étonne de leur hardiesse.

Telle est la première de nos espérances. Il reste à indiquer rapidement les autres.

D'abord ne croyons pas que le Pape soit seul, comme on l'a trop répété. Les grands princes finissent tôt ou tard par susciter de bons citoyens. Entre les impatients et les rétrogrades Pie IX a su se former un entourage de conseillers intelligents et fidèles, aussi résolus pour la défense du pouvoir que pour le progrès des institutions. Il les a trouvés dans le Sacré-Collège, dans ce corps-couvert lequel on n'est pas assez juste, qui en deux jours et sans l'intervention des cabinets a su faire un Pape réformateur, qui lui a donné des ministres tels que Gizzi et Ferretti, des représentants intrépides comme Cincelli à Ferrare, populaires comme Amai à Bologne; enfin, des lumières comme Mai et Mezzofanti. La noblesse romaine, un moment surprise, s'est ralliée en partie autour d'une politique qui l'arrache à l'ennui du désenchantement, et les fils de princes, sous les épauillettes de laine, ont marché dans les rangs de la garde civique. Il faut bien reconnaître aussi quelques garanties de sécurité dans la consulte d'Etat, puisque ses vingt-quatre membres sont choisis sur une triple liste formée pour la première fois par les gouverneurs des provinces: Pie IX n'a pas ouvert les portes du Vatican à une poignée de factieux. Enfin, l'œuvre pacifique de Rome a ses appuis d'un bout à l'autre de l'Italie, dans ce grand nombre d'hommes éminents qui sont l'honneur d'un pays moins épuisé qu'on ne croit. Pendant que la

ville sainte s'émeut ou se calme sous l'éloquente parole du P. Ventura promulguant devant le catafalque d'O'Connell la charte des libertés chrétiennes, pendant que les ardeurs de la presse romaine sont tempérées par le patriotisme patient d'O'coli et du marquis d'Azeglio, Florence, Turin, Milan, Venise ont trouvé des voix qui ont droit à la confiance du pays et au respect de l'étranger. Je ne parle pas des deux souverains qui ont eu le mérite plus grand qu'on ne pense de suivre une initiative dont ils ne recueillaient pas l'honneur et dont ils partageaient courageusement les périls. Mais qui pourraient approcher sans vénération le noble Gino Capponi? Dieu l'a frappé en lui ôtant la vue; mais, au lieu du jour terrestre, il lui a donné ses clartés de l'intelligence qui en font un des flambeaux de la Toscane. Comment ne pas honorer le savant comte Balbo, qui saluait il y a quatre ans les Espérances de l'Italie; le marquis de Cavour, dont le nom est resté cher aux lecteurs du Correspondant; Tommaso, Cantù, et tant d'autres, faits pour rassurer les inquiétudes, soit par l'élevation de leur rang, soit par la gravité de leur caractère, par l'éclat de leurs talents ou de leurs bonnes œuvres, fidèles à la foi de leur berceau, ou ramenés à elle par le même chemin qui y ramena les glorieux prisonniers du Spielberg? Il y a là plus que les garanties du cens et de la capacité, plus que des intentions honnêtes, il y a des doctrines: il y a une philosophie chrétienne devenue le ressort et en même temps la règle du mouvement politique. Les fausses philosophies de la France et de l'Allemagne ont été arrêtées au pied des Alpes par l'autorité de ces penseurs trop peu connus, Galuppi, Rosmini, Gioberti: Gioberti, qui a fait un dernier livre souverainement regrettable, sévèrement et justement jugé, mais dont j'aime à penser qu'il n'eût jamais tracé les pages s'il avait pu croire qu'on en ferait des placards incendiaires. Toutefois les catholiques n'oublieront point ses longs services; ils se souviendront que, dans son Introduction sur la philosophie, Gioberti a défendu le dogme de la création par une métaphysique dont on ne méconnaîtra ni la vigueur ni la solidité. Ils se souviendront de l'excellent traité du bien et du mal, et enfin de ce livre de la Primauté des Italiens, où l'on peut trouver beaucoup à constater, mais où l'on s'étonne de lire, tracé huit ans d'avance, tout le programme de la réforme italienne: le catholicisme, principe de toute la grandeur de l'Italie, point de salut hors de la Papauté, la liberté impossible sans le concert des princes et des peuples, la réforme et non la révolution. Oh! si ma voix pouvait monter assez haut pour être entendue de cet homme illustre, je le conjurerais pour sa gloire, pour son pays qu'il aime mieux que la gloire, de désavouer ceux qui profanent son nom en l'associant à des cris de désordre, et ne pas permettre qu'il serve à protéger les passions violentes ni qu'on le mêle à rien de ce qui pourrait tromper la postérité quand elle jugera les grands noms d'aujourd'hui.

Mais le plus ferme soutien du Pontife réformateur, c'est, après Dieu, le peuple. Les habiles répètent souvent que le malheur de Pie IX est de travailler sur le vide, de manquer d'une classe moyenne intéressée tout à la fois à la durée et au progrès des institutions. Premièrement, la classe moyenne ne manque point dans les grandes villes romaines, quoiqu'elle y compte plus de lettres que de parvenus, quoiqu'elle y soit moins renforcée qu'ailleurs d'industriels et de financiers. Ensuite, il faudra savoir s'il n'est pas heureux qu'il y ait quelque part sur la terre un lieu où toute la puissance ne soit pas remise aux mains qui remuent l'air. Sans doute la bourgeoisie de Rome a pu se laisser entamer par le déisme du XVIIIe siècle, comme autrefois par l'athéisme du XVIIe. Cependant le nombre d'esprits éclairés à du moins la sagesse de comprendre que sans Pape la ville des Césars, la ville des ruines et de la fièvre, descendrait au sixième rang parmi les cités d'Italie, et redevenirait ce qu'elle fut au temps du schisme d'Avignon, une ville de dix-sept mille âmes. Mais le gouvernement pontifical trouve une base autrement solide dans les populations, qu'il ne faut pas juger par les modèles des ateliers de peinture, ni par les cochers de la place d'Espagne: il s'agit de ces hommes des faubourgs, de ces paysans du Latium et de la Sabine, violents, mais jaloux de l'honneur de leurs familles, mais fiers de leurs traditions héroïques, inébranlables dans leurs croyances. Ne les comparez pas aux Français de 1793, qui, dits-ous, avaient encore fait leurs pâques en 1799. A Dieu ne plaise que je veuille déprécier mon pays! mais les Italiens n'ont pas été travaillés par trois cents ans de calvinisme, de jansénisme, de rigorisme. On ne leur fit jamais de leur conscience un fardeau, de leurs églises des prisons dépourvues et blanchies. La religion, qui n'épargne pas leurs vices, quoiqu'on l'ai trop dit, ne trouble pas leurs fêtes: elle les consacre; elle contient le grand nombre dans la limite des joies permises; elle est la consolation, l'honneur, l'amour de tant de milliers d'hommes, qui ne se passeraient pas plus de leur foi que de leur soleil. Aussi, lorsque naguère une proclamation coupable couvrait les murs de Livourne, les factieux qui l'avaient dictée, sachant à qui ils avaient à faire, demandaient avant tout des prières publiques. A Cagliari, une longue procession de prêtres et de moines, chargés des châsses des saints, accompagnait jusqu'au port la députation qui porta au roi Charles-Albert les vœux de la Sardaigne. Palerme s'est battu pendant huit jours au cri de: Vive sainte Rosalie! Ces peuples rappellent les affranchis du moyen-âge: ils ne tiendront leur liberté pour assurée qu'autant qu'ils en auront pris le diplôme sur l'autel. A Rome, les passions les plus irritées respectent toujours la personne du Vicaire de Jésus-Christ. Quelques années avant la mort de Grégoire XVI, le bruit se répandit un jour que le Pape, effrayé du mécontentement public, songeait à quitter la ville; sa voiture traversait le Transévère; dix mille hommes se précipitèrent à sa rencontre. « Saint Père, disaient-ils, vous ne partirez pas, et nous vous défendrons. » C'était la Papauté qu'ils honoraient dans ce vieillard calomnieux, comme c'est elle qu'ils aiment, qu'ils sont heureux de voir triomphante en la personne de Pie IX. J'ai été témoin de ces transports, de cette joie de la multitude se pressant sur son passage et dispartant sa bénédiction; j'ai entendu ces acclamations passionnées et familières pour celui qu'ils nomment « leur père très-aimé », leur évêque adoré. Le même entraînement se communiqueait aux provinces, chez des populations qui ne devaient probablement jamais connaître de leur souverain que le nom. Jusque dans les montagnes d'Ombrie, j'entendais les gens

des campagnes, les pâtres attardés le soir, s'appeler, se répondre et se reconnaître par le cri: Viva Pio Nono! Puis-ent les esprits divisés, fatigués, égarés dans l'obscurité des fausses doctrines, se reconnaître et se rapprocher aussi à ce cri, devenu le mot d'ordre de la fraternité chrétienne!

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 23 MAI 1848.

LETTRES DE MGR. HUGHES.

Nous continuons dans cette feuille à donner la suite des lettres de S. G. Mgr. Hughes. Nos lecteurs auront dû remarquer que la traduction continue à être aussi bonne et aussi correcte que par le passé, et ne doivent pas manquer d'apprécier avec nous les excellents motifs, qui portent nos correspondants-traducteurs à persévérer dans la tâche qu'ils ont si bien entreprise.

LETTRE V.

46. D'après ce qui a été dit, vous comprenez la différence de situation qui existe entre ceux qui sont dans l'église et les raisonneurs privés qui sont hors du sein de sa communion. D'un côté il y a la foi et de l'autre côté, opinions. Les raisonneurs privés ont détruit la base essentielle sur laquelle seule la foi peut reposer sûrement. Ils ne nient pas la révélation elle-même, mais ils rejettent le seul témoignage par lequel on puisse en identifier et discerner les articles, et au lieu d'en appeler à des témoins compétents comme sont ceux que le Christ a établis dans l'organisation de son église, ils en appellent à leurs propres spéculations particulières. Vous ne devez donc pas être surpris des erreurs et des contradictions sur la révélation dans lesquelles ils sont tombés. Dans les états où le souverain a adopté leur principe, le gouvernement civil a pris entre ses propres mains, par une usurpation sacrilège, le pouvoir qui appartenait légitimement aux successeurs des apôtres et de Pierre d'après l'institution du Sauveur. Ainsi, en Angleterre, en Prusse, dans le Danemark et la Suède, sans parler d'autres états, l'autorité séculière détermine et confirme ce que les raisonneurs privés doivent croire ou au moins professer. La règle du gouvernement en Angleterre a été moins sévère, et par une conséquence l'Angleterre est devenue une fourmilière de toutes sortes d'hérésies, de sectes et de schisme. La même chose est arrivée dans ce pays où il n'y a aucune contrainte. Un grand nombre, peut-être la majorité, de ceux qui ont hérité en naissant du droit de discuter les doctrines du Christ, en lisant la Bible et en jugeant pour eux-mêmes, n'a aucune idée fixe quelconque sur la religion. Ceux d'entre eux, d'un autre côté, qui professent un formulaire de croyance ou une confession de foi, ou dans leur effervescence se jettent au fanatisme, afin d'entraîner les gens d'un esprit calme, ou tombent dans l'indifférence jusqu'à tolérer les contradictions les plus flagrantes, comme le seul moyen de se soustraire aux discussions qui, par la raison qu'ils n'ont aucune méthode certaine pour distinguer la vérité de l'erreur au moyen du jugement privé, finissent généralement par une scission qui produit deux sectes au lieu d'une.

47. Le moyen dans l'église catholique est celui établi par le Sauveur, enseigné et mis en pratique par les apôtres, celui qui leurs successeurs, dans tous les siècles et chez toutes les nations, n'ont jamais cessé d'inculquer et de mettre en usage. Si vous désirez connaître la plénitude de la révélation de Jésus-Christ, si vous voulez participer aux richesses de sa grâce et aux mérites de sa rédemption, vous n'avez qu'à vous présenter et à devenir membre et disciple du Christ par la communion avec son église. Elle est répandue dans tout le monde, et vous n'avez qu'à vous adresser aux prêtres ou aux évêques les plus proches pour apprendre quelle est sa doctrine. Celui-là dans sa réponse ne vous donnera pas son opinion, mais il vous donnera une attestation de sa croyance telle qu'elle l'a reçue de Jésus-Christ et de ses disciples et professés durant dix huit-cents ans. Vous pouvez consulter d'autres prêtres et d'autres évêques, et sur ces points de la révélation, vous ne trouverez aucun doute, aucune divergence, mais tous parleront comme d'une seule voix et vous donneront la même réponse; il en serait ainsi de l'attestation de l'église catholique entière, tout comme si ses deux cent millions de témoins se levaient devant vous pour dire: « oui, c'est là la foi que nous avons tous reçue et que nous croyons et professons. »

48. Si vous aviez vécu dans le quinzième, ou le septième, ou le troisième siècle de l'église chrétienne et désiré de connaître ce que Jésus-Christ avait révélé, sur cette demande ou aurait employé le même moyen et donné une réponse semblable. Je ne dis pas que vous auriez trouvé la foi catholique dans le septième ou dans le troisième siècle présente sous la même forme écrite que dans l'attestation qu'elle a reçue au concile de Trente. Je parle de la substance et non de la forme, je parle de la connaissance toujours subsistante, qui à toutes les époques a fait très intimement et très parfaitement le caractère même de l'église. Mais la raison de cette différence dans la forme est que cette forme, sous laquelle sa doctrine est présente d'un âge à l'autre, est plus ou moins déterminée par la nature des erreurs particulières que les raisonneurs privés ont amenées en avant en différents temps pour combattre ou corrompre les vérités qu'elle avait reçues de son divin fondateur, dont la dépôt leur avait été confié par lui, comme gardiens, témoins, canal de communication, de génération en génération, de notre race tombée jusqu'à celles qui n'existent pas encore. Une révélation avait été faite par des moyens extérieurs, et, pour m'exprimer ainsi, d'une manière humaine plus en harmonie avec l'état

de notre nature, étant composé d'un corps et d'une âme. Notre divin Sauveur a employé la voix humaine comme homme, pour communiquer par le sens de l'ouïe la connaissance de sa doctrine divine. Les miracles tombaient aussi sous la connaissance des sens. Son genre de vie, de mort, sa résurrection et son ascension ne faisaient pas exception à cette loi. Lorsqu'il mourut, ceux à qui les apôtres confièrent la connaissance de sa révélation, dirent se fier à l'autorité intermédiaire de ces hommes choisis par lui-même. Mais, comme ils étaient envoyés pour représenter leur divin maître en continuant son œuvre, il leur accorda les moyens de conviction nécessaires pour confirmer leur enseignement par le pouvoir des miracles dont ils se servirent effectivement.

49. Ils avaient une nouvelle doctrine à prêcher aux non-convertis de la part du Christ et de Dieu. La principale question donc à prouver était s'ils étaient envoyés de Dieu. Ils le prouvèrent par des miracles comme leur divin maître leur avait prouvé lui-même sa mission. Les témoins étaient au moins aussi compétents à prouver leurs miracles, qu'à certifier tout autre événement public, qui demande le témoignage des sens. Il est remarquable que Jésus-Christ a donné à la prédication de ses apôtres une efficacité plus frappante que celle qui a accompagné la sienne propre. Lorsque, après avoir reçu le St. Esprit sous une forme extérieure et visible, ils prêchèrent dans Jérusalem, nous voyons que 3,000 personnes dans une circonstance et 5,000 dans une autre renoncèrent immédiatement à la synagogue déchu pour rejoindre leur communion. Ils élurent et s'associèrent de nouveaux apôtres; ils désignèrent Mathias pour remplacer le traître Judas, s'adjoignirent Paul après sa conversion miraculeuse; Timothée, Tit et d'autres sont aussi mentionnés, comme des anneaux de la chaîne apostolique. Cependant la foi s'étendait, se répandait dans un rayon qui s'augmentait de jour en jour en proportion de l'accroissement du nombre des nouveaux adhérents à cette société nouvelle; et l'église avait déjà pénétré à l'orient et à l'occident dans un grand nombre de provinces romaines et était comme dans la capitale même de l'empire avant que les livres du Nouveau Testament ne fussent écrits, puisqu'ils rapportent plusieurs des choses dont nous parlons, et que ces événements ont dû être arrivés avant l'émission des ouvrages où ils sont consignés.

50. Ainsi les vérités de la révélation prouvées par le témoignage de Dieu même dans les miracles du Christ et de ses apôtres devinrent le fondement de l'église, sa vie même et la condition de son existence. Les enseignements qu'elle avait reçus étaient les faits, puisqu'ils avaient été révélés. Et une fois établis par des miracles et devenus une espèce d'incarnation divine du Verbe de Dieu dans la conviction intime de l'église, ils devaient être demandés et acceptés exclusivement par son témoignage et sa prédication qui avaient été sanctionnés. L'église seule les possédait, elle les avait seule reçus du Christ. Quoiqu'elle n'ait pour membres et protecteurs que des créatures mortelles soumises aux lois communes de la dissolution, son identité morale comme société extérieure visible, organisée d'après les vues de notre Rédempteur est indestructible, comme l'esprit de vérité qui lui a été donné de Dieu constitue sa vie intérieure et spirituelle. Elle est aujourd'hui comme elle l'a été dès le commencement, le même témoin et le même pédagogue (teacher) des mêmes vérités. La seule différence est que la forme du symbole qu'elle employait pour présenter ses doctrines a été plus ou moins déterminée d'âge en âge par le caractère spécial des différentes hérésies que c'était une partie de son devoir de condamner et de reprouver. Ainsi les erreurs professées par les raisonneurs privés du seizième siècle eussent-elles été proclamées au 4e par Arius et ses adhérents, le symbole de ses doctrines, destiné à conserver et maintenir intact le dépôt de la foi qui lui a été confié par le Christ, aurait été formulé substantiellement de la même manière dans le concile de Nicée que dans le concile de Trente.

51. Or il est évident que, si Jésus-Christ a établi une église pour conserver et communiquer sa révélation, cette église doit être infaillible. Que l'église ait reçu la charge d'enseigner toutes les nations c'est ce que l'on ne peut nier. L'ordre est certainement adressé aux successeurs des apôtres (Apostleship) dans l'église. Mais hors de la communion de cette société première, une et catholique que l'on appelle l'église, il n'y a pas et il ne peut pas y avoir de vraie apostolicité. Une évidence raisonnable étant fournie en preuve de la mission divine de ceux à qui ce commandement de Notre Seigneur a été adressé, on doit admettre comme conséquence nécessaire l'obligation de la part de ceux auxquels ils sont envoyés d'être instruits dans la foi chrétienne, de recevoir l'enseignement de ceux qui ont été chargés de leur donner, de manière que quiconque veut connaître « toutes les choses que Jésus-Christ leur a commandées » est tenu par le principe admis de chercher l'apostolicité et d'apprendre les articles de la révélation de ceux qui Jésus-Christ a établis pour les enseigner à sa place. Tel est le principe de l'infaillibilité de l'église. Il lui a commandé d'aller vers tous ceux qui n'étaient pas présents quand il a parlé lui-même, de leur porter à communiquer son enseignement, déclarant qu'il serait avec ses ministres tous les jours, même jusqu'à la consommation du monde.

Les catholiques ne font que rendre honneur à Jésus-Christ en reconnaissant l'infaillibilité de son église. Ce n'est pas pour l'exaltation de son ministère, mais pour le bien de ses membres, pour la sûreté de tous qu'il l'a investie de cet attribut essentiel à sa propre nature. De fait c'est l'infaillibilité de Jésus-Christ qui constitue le privilège que l'église a de ne pas errer.

52. Elle a elle-même toujours attesté cela comme un fait. C'est une portion de sa doctrine: elle n'a jamais cessé de le témoigner: ce n'est que dans l'exercice de cette prérogative qu'elle a pu oser condamner les hérésies qui parurent dans le siècle des apôtres, ou dans les siècles qui l'ont suivis. L'unité de sa doctrine, son extension universelle, le respect profond et religieux qu'elle porte à l'autorité, n'en sont que des conséquences où on trouve l'attestation dans chacune de ses décisions déterminant la différence qu'il y a entre le dépôt originnaire de la vérité révélée et les opinions humaines que des hommes sans bonne foi (unfaithful) ont de temps en temps fait surgir en opposition à son enseignement. On en trouve aussi le témoignage de la manière seulement que